

ROGER ALAN SKIPPER

Le baptême de Billy Bean

roman traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Yoann Gentric



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Loin de New York et de Los Angeles, dans un de ces coins reculés des Appalaches qui sont régulièrement la risée des Américains des villes, un péquenaud ordinaire, ordinairement alcoolique, est retrouvé noyé dans un lac. Pour tout le monde, cet ivrogne de Billy Bean est mort d'une glissade. Mais Lane, cinquante-huit ans, propriétaire d'une boutique de pêche qui s'apprêtait, au même moment, à faire une prise record dans le même lac en compagnie de son petit-fils, est persuadé qu'il s'agit d'un meurtre. En dépit de son peu d'estime pour le mort et alors que tout et tous s'y opposent – le vieux shérif qui ne veut pas de vagues avant sa retraite, son jeune adjoint peu enclin à se fier aux dires d'un ancien alcoolique qui semble se croire encore au Viêtname, NonBob, ancien camarade d'école roué qui n'a jamais fait grand cas de la légalité et craint pour ses affaires, et Darlene, belle-fille qui a déjà suffisamment à faire pour nourrir et élever son garçon depuis que le fils de Lane a déserté le foyer –, Lane, mû par un sens têtue de la justice, cherche à en avoir le cœur net. Au risque de croiser la route de Nickel Ballew, trafiquant psychopathe qui se prend pour un prédicateur.

A l'âge où un homme aspire au repos, ce vieux solitaire, soucieux de l'avenir de son petit-fils, revient alors de plain-pied dans la vie et doit se rappeler que le monde est plus grand et plus compliqué que ce coin de montagnes qu'il croyait abrité des mauvais vents. Dans une langue directe, concrète, sans fioritures, tout en actes et en dialogues tissés du parler des rednecks, Roger Alan Skipper livre, en homme mûr, un hommage gracieux et subtil à l'humanité des siens, à cette autre Amérique méconnue.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

ROGER ALAN SKIPPER

Roger Alan Skipper est originaire des Appalaches, où il a longtemps résidé. Il vit avec son épouse Connie à Oakland, dans le Maryland. Quand il n'écrit pas, il pratique l'art de la lutherie, joue du banjo et chasse le raton-laveur. Le Baptême de Billy Bean est son premier roman traduit en France.

Photographie de couverture : © Plainpicture

Titre original :

The Baptism of Billy Bean

Editeur original :

Counterpoint, Berkeley

© Roger Alan Skipper, 2009

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00871-0

ROGER ALAN SKIPPER

Le Baptême
de Billy Bean

roman traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Yoann Gentric

ACTES SUD

*comme tout
comme toujours
pour Connie*

Comme un harpon le cabriolet fusa du virage dans un rugissement de moteur inassouvi. Mais il n'y avait plus à accélérer et si le camion de charbon ne s'était pas trouvé sur sa trajectoire la petite voiture rouge se serait probablement jetée contre la première fourche d'un chêne châtaignier tourmenté par la foudre planté à flanc de montagne à une trentaine de mètres en contrebas. Seulement il était là, le camion, ployant le dos sous vingt tonnes de houille aussi noire et maussade que le ciel de la Virginie-Occidentale qui étreignait la Cheat Mountain en cette fin du mois d'août. Quand la voiture s'encastra sous l'essieu relevable le camion bondit de l'arrière et piqua du nez comme s'il avait pris un coup de pied entre les jambes tandis que les tandems trouvant prise grimpaient sur le châssis léger. Le frein Jacobs pétarada et les pneus qui touchaient encore le sol dérapèrent dans les gravillons qui bordaient la chaussée. Du côté opposé, du charbon coula de sous la bâche. Une sphère pâle que l'homme qui roulait derrière le camion prit un instant pour une citrouille jaillit à travers la cascade de charbon, rebondit dans les gravillons et dévala entre les arbres.

L'homme freina pour garer son pick-up Ford bleu layette ou presque sur le bas-côté derrière le camion et ses feux de détresse s'allumèrent et il descendit mince et grand s'il n'avait eu le dos voûté. Un visage brut de sciage adouci par le caractère inédit de la situation. Il tira la fermeture éclair de sa veste Carhartt trop grande et gratta sa tête dégarnie et marcha tranquillement jusqu'à la porte du camion et monta sur le réservoir et examina le chauffeur qui gardait ses yeux tout ronds fixés droit devant et ses gros doigts cramponnés au volant.

Semblant penser que s'il évitait de jeter un regard dans les rétros le passé disparaîtrait sans qu'on s'en rende compte.

Le grand tendit le bras par la fenêtre ouverte et toucha l'épaule du chauffeur.

Y a rien que vous pouviez faire, dit-il. D'une voix calme et douce.

La tête du chauffeur se tourna vers lui au ralenti. Sa lèvre inférieure prise d'un méchant tremblement. Dix-sept ans que je roulais, pas un accident.

Et pas un seul à ce jour qui soit de votre faute. Plus que si vous vous étiez pris une météorite en pleine poire. Sauf si vous êtes du genre à vous persuader que vous auriez pas dû être ici maintenant.

Devait au moins rouler à cent dix.

Facile. S'il avait l'intention de passer ce virage il s'est trompé sur toute la ligne. Allez. Descendez et essayez de faire un demi-nœud à cette respiration. L'air c'est bon mais c'est comme tout. A consommer avec modération.

Le chauffeur resta un instant la tête en arrière et les yeux fermés puis il relâcha l'air comprimé pour bloquer les freins et coupa le gros Cummins diesel et quand le moteur eut cessé de tourner ils mirent pied à terre et s'accroupirent pour regarder sous le camion. Le chauffeur en marcel, short en jean et godilots sans chaussettes, le grand couvert d'un gros manteau, comme si c'était les saisons et pas les véhicules qui venaient d'entrer en collision. Le grand se glissa en canard le long de ce qui avait été un cabriolet, passa doucement la tête entre les traverses du camion afin de regarder dans l'épave et lorsqu'il ressortit du même pas dandinant, il avait du sang sur le menton.

Faut que j'aille à la radio demander de l'aide, dit le chauffeur.

Si c'est pour lui, y a pas d'urgence.

Oh non. Il est quand même pas mort, si ? La voix grosse de l'espoir désespéré que la chair et l'acier bouchonnés sous ses pneus aient seulement subi des dégâts superficiels.

Je suis à peu près sûr que sa tête a roulé dans la pente. Sauf s'il en avait pas au départ.

Cette information digérée, le chauffeur marcha jusqu'à l'avant du camion et appuya son front contre l'aile et ses épaules se voûtèrent plusieurs fois et il cracha entre ses pieds après chaque spasme. A l'arrière d'une de ses jambes nues un tendon frémissait

comme l'avait fait sa lèvre. Le mugissement d'un autre camion en train de gravir la côte parut le raffermir. Il essuya sa bouche contre son bras velu et attendit qu'un Mack 89 rutilant s'arrête à grand fracas.

Pas de mal, Harry ? hurla le nouveau venu par sa vitre ouverte.

J'ai rien pu faire, dit Harry. Ce gars-là l'a dit lui-même.

Je vois bien. Bouge pas, je nous sors des balises de détresse, qu'on se fasse pas écraser.

Il ouvrit la porte et fouilla derrière le siège et sortit deux cylindres rouges et un lot de triangles réfléchissants et le grand dit : Donnez-m'en la moitié, je m'en vais les poser plus haut dans la côte. Après avoir placé les triangles dans le virage et au bout d'une portion de ligne droite il frotta le feu de détresse pour déclencher le grésillement écumant du phosphore en incandescence, l'installa sur son pied métallique et regagna le lieu de l'accident.

Le Remorqueur appelle les secours, dit Harry. D'une voix plus calme. Vous restez là au moins ?

Oui. Sûr. J'ai assisté à toute la scène. Il s'accroupit et regarda à nouveau sous le camion. Les fluides suivaient chacun leur chemin dans la pente. Vous avez déjà vu un truc aussi rouge ? fit-il.

La lèvre de Harry se remit à frémir et il lança un regard au grand maigre et dit : Vous en avez juste au-dessous de la bouche. Feriez mieux de l'essuyer avant que ça sèche.

Le grand porta ses doigts à son cou, les examina puis il sortit un mouchoir bleu à motifs cachemire et s'essuya le menton. Je parlais de la voiture, dit-il. Quand Dieu a créé le rouge c'est à ça qu'il pensait.

Une Impala d'un vert passé descendit doucement la montagne suivie par un pick-up Datsun dégingué, et une fourgonnette des boulangeries Strohman arriva d'en bas et bientôt il y eut une longue file de feux de détresse et des gens qui parlaient par trois ou quatre et les flashes rouges et bleus du shérif du comté de l'Union et une dépanneuse de Ralph Remorquage à plateau basculant et gyrophares jaunes et puis ceux rouges et blancs de l'équipe de secours.

Il doit pas être loin, dit Harry au shérif Dick Trappel. C'est son pick-up qu'est là. Il a vu toute la scène. Il a dit que j'aurais rien pu faire.

Ce F-150... bleu ? dit le sbérif. C'est celui de Lane Hollar. Y en a pas deux de cette couleur-là sur terre. Lane Hollar, où c'est que t'es ? hurla-t-il à l'adresse des badauds.

L'est descendu dans le bois, lui brailla quelqu'un en réponse.

D'ailleurs comment vous appelez cette couleur, vous autres ? Au cas où j'aurais à le noter.

Bleu caca d'oie ? dit l'un des hommes.

Bleu Tiffany, dit le Remorqueur. Quand Tiffany est pas dans son assiette.

Le vlà qu'arrive, dit un homme qui portait des bretelles vert vif de cinq centimètres de large aux couleurs du géant du papier Weyerhaeuser et qui ne quittait pas des yeux le bouquet de peupliers et de chênes rouges en contrebas de la route. Puis un autre dit : Oh mon Dieu. Il y eut de la bousculade pour voir et un grommèlement collectif et la tête du grand apparut au bord du talus et il se battit avec un buisson de sassafras mais pas une main ne se tendit pour l'aider et lorsqu'il se hissa sur le bas-côté une masse striée et sanglante comme un nouveau-né sale et glacé et sans membres était pendue au bout de son autre bras.

Le grand tapa des pieds pour débarrasser ses baskets de la terre du remblai et inspecta chacune de ses semelles. Me semblait bien que j'avais vu la tête voler, dit-il. Elle avait carrément roulé jusqu'au ruisseau. Il se pencha et la posa par terre, extirpant son pouce enfoncé tout entier dans la bouche déformée et les bouts de ses deux doigts logés dans les trous de nez. Comme on se libérerait d'une boule de bowling trop petite. Il s'essuya les doigts dans une bouillée de pas-d'âne poussée dans les graviers puis dans son mouchoir.

Le cercle autour de lui se resserra. Personne n'avait envie de voir mais personne ne voulait être le seul à n'avoir pas vu.

Ça sent l'alcool, remarqua Dick Trappel. T'as bu, Lane ?

Une bière ou deux. Mais cette tête-là ne peut pas en dire autant. Il remua la tête chauve du bout de sa chaussure. Il schlingue comme une brasserie.

C'est la seule façon que tu connais de porter la tête d'un homme ?

Ça fait tellement longtemps que j'ai quitté le lycée que je sais même plus qui nous apprenait ça, le port de tête. C'était dans quelle matière, déjà ? Y a pas de cheveux à tenir. Et j'ai essayé les oreilles. C'est comme de prendre une huître de quinze

kilos avec des gants en caoutchouc. Tu crois qu'y a quoi là-dedans pour que ce soit si lourd ? Du sang gouttait à côté de sa chaussure et lorsqu'il vit que ça coulait de sous son pouce il l'enveloppa dans son mouchoir. Je vous embrasse pas, des fois qu'il aurait un truc qui se soigne pas à la pénicilline. J'ai bien pensé à faire sauter ses dents de devant mais il avait déjà eu le temps de me ronger la moitié du pouce. Il regarda leurs têtes et se mit à rire. Je plaisante.

Suis-moi jusqu'à la voiture, dit le shérif. Et une fois là-bas : Ferme les yeux et pose tout doucement ton doigt sur ton nez.

Non. Si tu tiens tant à ce que quelqu'un fasse un test d'ébriété fais-le toi-même. T'as qu'à sortir ton petit picolotest et je soufflerai dedans si ça te fait plaisir. Mais comme je te l'ai dit j'ai bu que deux bières. Pas assez pour me faire faire le clown devant tout le monde.

Le bout d'une racine noueuse, noire de terre fraîche, dépassait de la poche de la chemise de Lane et le shérif la tira pour y jeter un œil. Où c'est que t'as trouvé du ginseng ?

Ces trucs-là poussent pas sur les routes.

Me dis pas que t'as détéré ça pendant que tu...

Une semaine par an, Dick. C'est tout ce que je prends de vacances. Je prends tous les ans la semaine de mon anniversaire pour aller au ginseng et c'est à ça que je la passe. Tant pis si un chauve de la plaine a choisi ce jour-là pour essayer de pousser un camion de charbon dans le ravin.

Le shérif détourna les yeux en faisant à peu près la même tête que Harry lorsqu'il avait posé son front contre l'aile du camion. Quel âge ça te fait ?

Lane regarda sa montre. Le temps que t'aies terminé ça me fera quarante et un.

Je sais pas, Lane Hollar. Le shérif secoua la tête. Toi, j'arrive vraiment pas à te cerner.

T'as pas besoin. Sauf si j'enfreins la loi. Et c'est pas le cas. Inquiète-toi plutôt de ceux qui le font. Il remit son manteau et marcha jusqu'à son pick-up et fit glisser la racine de ginseng au fond d'un sac à pain vide et mit le contact et baissa sa vitre. Harry n'aurait jamais rien pu faire pour éviter ça. Rien. La vitre remonta et le pick-up se fraya lentement un chemin entre les gens et les voitures.

Lorsque les feux de stop eurent disparu Dick Trappel rejoignit les hommes attroupés devant le camion de charbon. Ou

ce qu'il y avait en dessous. T'arrives à quelque chose, Ralph ? demanda-t-il au chauffeur de la dépanneuse.

Pas avec ma bécane. Je fais venir un gros camion.

Merci de t'en être chargé.

Est-ce que t'as déjà vu pire ? Ralph hocha le menton en direction de la tache sombre que la tête avait laissée dans les graviers.

Rien que j'aie choisi de me rappeler.

Porter ça comme ça. Ralph secoua la tête et cracha comme si cette pensée lui avait raclé la langue.

M'étonne pas que ce Lane Hollar garde son manteau tout l'été, dit le chauffeur qu'on appelait le Remorqueur. Là le sang froid ce fideputain.

Lorsqu'ils se croisèrent dans l'allée du WalMart ils échangèrent un regard et leurs yeux firent marche arrière et le plus petit des deux dit : Eh. Je vous connais. Vous êtes Lane Hollar.

Ce n'est qu'au tressaillement de la lèvre inférieure que Lane réussit à faire abstraction des cheveux gris, des lunettes à double foyer et de l'embonpoint. Harry ? dit-il. Harry, le chauffeur du camion de charbon.

Comment va ? La main était froide et ferme comme de la glaise à moitié dure. Pas sa voix.

Mieux mais ça finira bien par passer.

Moi et l'épouse on venait souvent danser quand votre groupe de *bluegrass* jouait au Legion. Ça nous manque. Il jeta un regard par-dessus son épaule. Elle est devenue trop grosse pour danser de toute façon alors c'est pas plus mal.

Si Lane avait un jour aperçu le visage de Harry dans les volutes de fumée mal éclairées du Legion, il ne l'avait pas remis. Ouais, dit-il. Pour dire.

On est aussi montés à Cumberland une fois pour le championnat de banjo du Mid-Atlantic. On vous a vu gagner. Vous pincez toujours un peu de banjo ?

Des années que j'ai pas joué une note.

Domage. Y a plus que de la musique country de nos jours. Si on peut appeler ça de la musique. Moi j'appelle plutôt ça du bruit.

Ouais. Impatient de faire ses courses et de s'en aller mais accroché à une écharde d'expérience commune. Comme quand le slip de Mary se prenait dans ses durillons. Toujours dans le transport de charbon ?

Oh non, ça non. J'ai continué quelques semaines après que l'autre chauve m'est passé dessous mais j'y pensais tellement

que je dormais plus. A chaque virage je m'attendais à ce qu'une autre petite voiture rouge vienne se jeter sous le camion. A ce qu'une autre bille s'en aille ricocher dans le ravin.

Ça s'oublie pas. Même après, quoi... dix ans ?

Harry éclata de rire. 1989 que c'était. La même année j'ai commencé dans la soudure. Chez Union Container. La meilleure idée que j'aie jamais eue. Même si ça m'esquinte les yeux.

Dix-sept ans, dit Lane. M'en paraissent cinq.

Ou cent des fois. Et d'autres fois c'est comme si c'était hier. Mais je m'en suis enfin remis. Ma tête savait depuis le début que c'était pas de ma faute mais maintenant mon cœur le sait aussi. Ça vous a travaillé un peu ?

Plus maintenant qu'à l'époque, dit Lane. Se demandant pourquoi il racontait à un inconnu ce qu'il ne confierait pas à son meilleur ami. Même s'il en avait un.

Toujours à la scierie ?

Non, dit Lane. J'ai perdu ma femme en 1997. C'est à ce moment-là que mon banjo et moi on a quitté le groupe. Après mon palpitant est devenu paresseux et j'ai eu un pontage et après ça je suis retourné vendre du contreplaqué pendant quelque temps mais un beau matin je me suis dit à quoi bon. J'ai acheté une boutique de pêche sur Ford Road. Je bricole dans le secteur.

C'est vous qui tenez ça ? Sans blague. Je passe tout le temps devant.

Faites un saut un de ces quatre, dit Lane. Se demandant si Harry n'allait pas changer d'itinéraire à seule fin d'éviter la boutique. Maintenant qu'ils avaient remué un passé que ni l'un ni l'autre ne voulaient réveiller.

Harry tendit le cou et regarda à la ronde comme si les quelques centimètres gagnés pouvaient lui permettre de voir au-dessus des rayonnages. Il faut que je trouve Susie, dit-il. Si je la laisse en liberté au rayon chips il va me falloir un deuxième prêt pour nous sortir d'ici.

Ils se serrèrent la main et Lane le regarda s'éloigner mais ne vit qu'une tête chauve restée coincée entre un chêne blanc et un rocher couvert de lichen alors qu'elle s'apprêtait à rouler jusque dans le ruisseau.

Lane n'avait jamais vu quelqu'un serrer un chat mort contre sa poitrine après l'avoir ramassé sur la nationale, et il n'avait jamais vu un chat aussi mort que pouvait l'être une tête détachée.

Lorsqu'il avait vu qu'elle était sans cheveux il avait senti qu'elle n'allait pas être facile à transporter et il aurait bien laissé ce plaisir à quelqu'un d'autre. Mais il n'était pas comme ça, ni à l'époque ni maintenant.

Le manteau Carhartt qu'il portait ce jour-là était un cadeau d'anniversaire de Mary. Tout neuf, soixante dollars. Ces oreilles glissantes lui revinrent tout à coup en mémoire, ainsi que le poids invraisemblable de la sphère. Il n'y avait pas deux façons de la porter. Mais il regrettait de l'avoir fait.

Le moteur calé au milieu du rayon du WalMart, il se demanda s'il en avait fini avec la mort. Pas les décès de tous les jours qu'il lui faudrait encore endurer, mais les fins violentes, telles qu'il en avait vu au Viêtnam. La mort du petit de Nashville lorsqu'il avait croisé la route d'une *bouncing Betty*. Ou ce lieutenant du Nevada qui buvait à sa gourde en écoutant un tir d'obus quand tout à coup l'obus fut là et le lieutenant plus. Ou ce jeune Noir de Bangor qui était en train de danser lorsqu'il s'effondra criblé de balles. On l'appelait Bang Bang. Jusqu'à cet instant. Lane n'avait plus jamais parlé de lui, pas plus qu'il n'évoquait ceux que notre camp avait tués, les boys de l'autre armée.

La mort n'était même pas la pire chose qui puisse arriver. Être mort ne pouvait être plus terrifiant que cette invasion de suceurs de sang qui n'étaient ni des sangsues ni des punaises mais de vrais instruments de torture tout droit sortis de l'enfer. Comme dans l'Apocalypse de Jean. Il n'avait jamais rien vu de tel, ni avant ni depuis. Ils avaient passé la moitié de la nuit à les brûler avec des cigarettes, la nuée les rongant toujours plus profondément même s'ils grillaient et se racornissaient un à un. Le lendemain matin le petit gros d'Arizona était mort. Il continuait de marcher et de cligner des yeux et de péter mais tout ce qui fait qu'on est en vie avait été sucé à sec. Peu de temps après on l'avait renvoyé à la maison mais Lane s'était demandé s'il arriverait un jour. Ou ce qu'on ferait de lui s'il arrivait.

Lane ne se rappelait pas leurs noms. Seulement d'où ils venaient. La seule information intéressante. Au cours de sa vie il avait été en Virginie-Occidentale et dans les environs et sur la base d'entraînement de Parris Island et en Asie du Sud-Est, mais pour les deux derniers ça remontait à si loin qu'il aurait été incapable de s'en faire une image entière. Seulement quelques touches çà et là. Même quand il voulait s'en souvenir.

Mon Dieu faites qu'il n'y ait pas de Viêtnam pour Toby le jour où il sera majeur, pensa-t-il en se demandant s'il était en train de prier et qui. Sans l'amusement habituel que lui procurait ce genre de pensée. Faites que cette histoire d'Irak soit derrière nous et qu'il n'y ait rien d'autre à la place. Même s'il n'était pas sûr que l'école vaille beaucoup mieux. Toby ne parlait pas beaucoup de l'école – pour ménager sa sensibilité de vieil homme – mais Lane ne pouvait y échapper à la télé : aux armes dans les sacs à dos et à la dope dans les casiers et au sexe dans les toilettes. Et s'ils avaient triomphé de ces embûches il fallait encore affronter le lycée.

Lane regarda autour de lui et poussa son caddie et balaya les rayonnages des yeux comme si, quelque part au milieu de ces belles rangées de boîtes, de bouteilles et de conserves, il allait trouver ce qu'il avait laissé là-bas. Cet élément manquant qui faisait qu'il pouvait poser la tête d'un homme, déterrer une racine de ginseng et reprendre la tête comme s'il s'agissait de son pique-nique.

Reste que cela avait changé. Il avait tenu la main de Mary et senti la vie la quitter et alors même qu'il aurait dû finir de tomber dans l'inhumanité, ce qui s'était évanoui de Mary avait trouvé une place en lui. A l'instant où Mary était morte il avait compris ce que la vie avait d'extraordinaire. Mary était morte et Frank, l'espèce de bon à rien qui lui tenait lieu de fils, c'était tout comme, mais il avait encore Toby et Darlene. Et là, en plein rayon, avec les boîtes de saumon et de thon et de viande et de pâté et de saucisses de Vienne pour seuls témoins, Lane se jura qu'aussi longtemps qu'il serait de ce monde rien ne pourrait fiche leur vie en l'air. Pas s'il avait son mot à dire.

Nickel Ballew s'attendait à un relent de peur mais à la place il eut droit aux odeurs de cigarette, de bière de la veille, d'anti-gel, d'engrais pour le jardin et de solvants pour armes à feu. Le jeune homme qu'ils venaient voir posa la canne à pêche qu'il était en train de monter contre l'établi du garage, puis il s'alluma une Camel et s'adossa contre le plateau de fer cabossé. Billy Bean avait les mains aussi rugueuses et abîmées qu'un vieil homme, les bras maigres et tannés. Comme si ses extrémités avaient vu le jour avant le reste de son corps. Cinq centimètres de moins que Ballew, mais grand quand même.

T'as pas compris, c'est ça, dit Billy Bean au petit homme au visage couvert d'ecchymoses qui se tenait derrière Ballew. Il observa ses visiteurs comme deux merdes de souris déposées sur le sol de son garage. A balayer dans la grille d'évacuation qu'il avait entre les pieds. Ses yeux s'attardèrent sur les bottes en cuir d'autruche de Ballew et un coin de sa bouche grimaça.

C'est *à moi* que tu parles, fils, dit Ballew. Harold est seulement venu pour le plaisir. Il se tenait là, grand, tranquille et détendu, faisant tinter des pièces de monnaie dans la poche de son jean noir, mais une certaine tension émanait de sa personne.

Les yeux de Billy Bean coururent une dernière fois sur la queue-de-cheval, la veste en jean grasseuse et les bottes de Harold puis se refixèrent sur Ballew. Un trémolo dans la voix, d'adrénaline peut-être. Vous méprenez pas, monsieur Henry. Je sais que du côté de Cumberland vous passez pour un homme important. Mais en ce qui me concerne le jour où vous avez commencé à faire circuler de la dope par ici vous avez perdu toute respectabilité.

Monsieur Henry ?

Et c'est pas parce que vous avez du sang nègre, hein. D'ailleurs avant de vous voir ça je le savais même pas. Ça veut rien dire pour moi. Et pareil pour les Messicains.

Ballew se tourna et jeta un regard soupçonneux à Harold qui se contenta de hausser les épaules, maussade.

D'où est-ce qu'il sort ce nom ?

C'est pas comme si j'étais idiot au point de pas pouvoir le deviner tout seul, dit Billy Bean.

Tout ce que je lui ai dit c'est qu'il savait pas à qui il avait affaire, dit Harold.

Tu lui as pas donné mon nom ?

Nickel, je te jure que...

Ballew secoua la tête. OK, ferme-la.

Je croyais que vous étiez Larson Henry, dit Billy Bean. C'était écrit sur l'étiquette. Larson Henry Auto.

Bien, dit Ballew en se retournant vers lui. Je t'avais réservé un cours accéléré de circonspection. Mais ce mot en N je le hais à mort.

Quel mot en N ?

Toi faut tout te prémâcher pour que ça rentre dans ton petit crâne, hein. Ta petite tête d'opossum. T'as peut-être été créé le *matin* du sixième jour ? Quelques heures avant nous autres ?

Le visage de Billy Bean se ferma et il pinça les lèvres. Faut pas me traiter d'idiot.

Ballew se tourna vers la porte ouverte du garage qui leur avait permis d'arriver jusqu'au petit avec une surprenante facilité. Comme s'il les attendait. Les frondaisons se fondaient dans la nuit pâissante, les oiseaux s'accordaient pour la symphonie du matin. Des phares dansaient de temps à autre derrière les arbres qui bordaient la longue allée. Il surprit son reflet dans une fenêtre et ajusta son col de chambray.

Libéré du regard de Ballew, Billy Bean prit de l'assurance. Je sais pas qui vous êtes, vous deux, mais il va être temps que vous retourniez à votre place, de l'autre côté de cette colline. Avant que je rouvre ma boîte à beignes.

Le seul problème, vois-tu, c'est ma fierté. Une chose difficile à guérir quand on l'a blessée.

Y a pas de fierté pour les dealers. Et encore moins pour cette flotte que t'as là.

La haine tordit un peu plus la face meurtrie et déformée de Harold. Ça et la peur.

Qui t'a investi d'une telle autorité ? dit Ballew de sa voix de prédicateur. La Bible n'avait jamais bien pris dans son cœur mais il en savourait les mots, les rythmes, les inflexions. Et la violence. Est-ce Dieu qui t'a élevé ? Que je doive te craindre et obéir ? Ou t'es-tu ordonné toi-même ? Prêtre terrestre à vocation stupide. Ballew observa le reflet de Billy Bean dans la fenêtre, vit le doute et la confusion s'insinuer en lui. Il se retourna, sortit un papier plié de sa poche et le tendit au jeune homme. Est-ce que tu lis, mon fils ?

Billy Bean regarda le papier sans comprendre. Y a écrit quoi ?

Tu tiens dans ta main le message du salut. As-tu le temps de t'en pénétrer l'âme ?

Tout ce que je dis c'est que j'ai une fiancée qu'était au collège où tu vends ta dope. Où nos gamins iront.

Il ne nous manquait plus que ça. Des attardés de mariés analphabètes. Qui pondent des amputés mentaux.

Tention, prévint Harold, mais Ballew avait vu venir le danger et flanqua un méchant coup du tranchant de la main juste au-dessus de l'oreille de Billy Bean, qui laissa bruyamment tomber sur le ciment le marteau à panne ronde dont il s'était saisi. Dans ses yeux l'assurance le céda au vide sans avoir le temps de passer par la case doute et il roula contre l'établi, puis glissa sur le sol.

Je vais te faire cracher tes tripes, dit Harold en s'avançant, le pied prêt à frapper.

Ta ta ta, fit Ballew.

Il faut qu'on lui donne une leçon qu'il ne risque pas d'oublier.

Pourquoi pas une dont il ne risque pas de se souvenir. Ballew ramassa le tract qui avait volé par terre et souffla la poussière des mots : LE SALAIRE DU PÉCHÉ, C'EST LA MORT.

La peau du visage de Harold tressaillit comme si son cerveau venait de sauter sur un nid-de-poule. Barrons-nous de là, alors. Si on lui casse pas la gueule. Il commence à faire jour.

Billy Bean allait à la pêche ce matin, dit Ballew. Je vous ferai *pêcheurs d'hommes*, cria-t-il, les yeux jaunes – fous. Serez-vous un *pêcheur d'hommes*, monsieur Bean ? Ou serez-vous noyé dans la marée humaine ? Je veux voir tous les yeux fermés, toutes les têtes baissées. Dieu *parle aux cœurs*, mes frères.

Allons-y, dit Harold. Steplaît.

Ballew jeta un œil dehors. Vit ce qu'il y avait à voir. Des arbres. Qui commençaient à se découper sur le ciel. Il considéra le canoë à l'arrière du pick-up rouillé de Billy Bean. On passe devant un lac pas loin de la route ?

C'est pas vraiment un lac. Juste un réservoir d'eau.

Et non de ?

Harold le regarda, perplexe. Arrête de faire l'idiot.

Es-tu baptisé, Harold ? Est-ce que ton âme est à l'abri ?

Si une once de compréhension était montée au cerveau surmené de Harold, elle ne se lisait pas dans ses yeux.

Donne-moi un coup de main, Harold.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

Nous allons mettre ce nouveau converti dans le canoë et irons le baptiser dans le lac. Lorsqu'ils se penchèrent pour soulever Billy Bean, Ballew sentit l'odeur puante de la peur sur Harold alors qu'il l'aurait attendue sur le gamin. D'un coup d'épaule, grognant, il fit basculer le corps lâche dans l'embarcation. Il astiqua le bout de ses bottes de cow-boy contre l'arrière des jambes de son jean puis il saisit la poignée d'une boîte à pêche avec un chiffon et la plaça dans le canoë et ajouta une canne. Allons voir ce lac. Ce réservoir d'eau, plutôt. Il ouvrit la porte du pick-up et lorsqu'il vit les boîtes de conserve, de sardines et les paquets de cigarettes et les emballages de bâtonnets de saucisson sec vides il dit : Tiens, mon brave Harold, tu sais quoi ? Toi tu vas conduire celui-là, et moi je vais te suivre dans ma voiture.

Et si quelqu'un m'arrête ?

Dis-leur que tu vas aux urgences. Et si c'est mentir qui te dérange, ça peut devenir la vérité.

Des émotions frémirent aux lèvres de Harold mais ne produisirent aucun son et quand son regard se décrocha de celui de Ballew il se posa ça et là sur le paysage, puis comme un vieil ours entre dans une cage, Harold se glissa dans le pick-up de Billy Bean.

Une dernière chose, Harold.

Harold actionna le démarreur et quand le fracas dur des soupapes se fut stabilisé, il dit par la fenêtre ouverte : Oui chef ? Regardant droit devant lui.

Le paquet n'était-il pas où je te l'avais dit ? Ne suis-je pas un homme de parole ?

Si chef. Ça en a l'air.

J'ai commis une erreur en m'approchant du petit sachet de friandises que je t'ai donné. Ça fait pas une semaine que déjà tu t'es mis dans le pétrin et risques de m'y entraîner.

Je suis désolé.

Nous allons régler ça, tu vas faire le travail que tu me dois et après tu ne prononces plus jamais mon nom, même dans ta tête.

Tu m'as même pas dit ce que j'allais devoir faire.

Tu le sauras en temps et en heure. En attendant tu gardes tes distances.

Mais c'est toi qu'es...

Tu ne prononceras jamais mon nom en vain. Ou tu rejoindras notre petit copain, là. C'est clair ?

Harold saisit le volant et plissa les yeux pour voir à travers la brume matinale et le nuage de fumée d'échappement. Ses mains blanches et son visage noirci improbablement vissés au même corps. Compris, dit-il.